



Ci-dessus de gauche à droite: *Znote: time.space*, par Park Kum-jun (Séoul), éd. Jong-in Jung • *Sayonara Gangsters*, par Chip Kidd (New York), éd. Vertical
Cry for Help - 36 Scam E-mails from Africa, par Henning Wagenbreth (Berlin), éd. Gingko Press • *Le Comité*, par Mohieddine Ellabadi (Le Caire), éd. Sharqiyat

On est frappé par la richesse de la production mondiale. Avez-vous distingué des particularismes nationaux ou continentaux ?

Michel Bouvet: En Amérique latine, en Afrique, les couvertures sont plus colorées, plus narratives, avec des dessins plutôt que des photos. Dans les pays occidentaux, on retrouve encore beaucoup l'influence de l'école suisse, fondée sur l'opposition du plein et du vide, du noir et du blanc, une géométrie assez formelle. Il y a aussi l'école du Nord (Allemagne, Pays-Bas), marquée par le Bauhaus, le constructivisme, le mouvement De Stijl. Et l'école américaine, que je situe entre l'esthétique victorienne de Boston et les néons de Los Angeles. Un mélange particulier, à l'esthétique imprévisible...

En France, on a le sentiment que tous les livres se ressemblent un peu...

M.B.: Oui, c'est le syndrome de la couverture blanche de Gallimard. Sortis de ce modèle, créé il y a maintenant un siècle, les éditeurs pensent que leurs livres ne seront pas pris au sérieux. Résultat, on retrouve la couverture blanche aux éditions de Minit, chez José Corti, chez Léo Scheer, au Seuil.

L'extérieur ne finit-il pas par rejaillir sur l'intérieur ? Formalisme des couvertures, corsetage des textes...

M.B.: En effet, on a le sentiment parfois que la couverture blanche sanctifie le texte, lui donne sa valeur, comme si les auteurs étaient en quête de respectabilité. La littérature française actuelle, que l'on considère souvent comme trop formelle ou trop intimiste, est peut-être liée à ce formalisme des couvertures.

La créativité de l'édition française souffre-t-elle de la trop grande importance accordée aux collections ?

M.B.: Sans doute car, aux États-Unis par exemple, un livre est un objet en soi, il n'est pas nécessairement rattaché à une collection. Chaque couverture est une création originale. La grande différence, c'est que, dans la mesure du possible, les directeurs artistiques suivent les auteurs pendant toute leur carrière. Ce qui donne une cohérence à l'ensemble de l'œuvre, même si les partis pris visuels diffèrent d'un livre à l'autre.

Philippe Di Folco: En France, il y a d'un côté des collections prestigieuses, reconnaissables entre toutes, et de l'autre, des « coups » éditoriaux, appelés à devenir des best-sellers. Les couvertures de ces livres à grand tirage sont la plupart du temps affligeantes, avec des photos puisées dans les banques d'images et une typographie primaire. Ce n'est pas le cas des best-sellers dans d'autres pays, qui sont beaucoup plus soignés.

Cette pauvreté visuelle n'est-elle pas liée aussi à des contraintes économiques ?

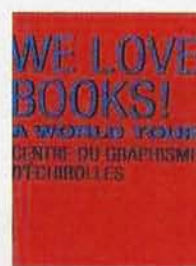
P. Di F.: En effet, le secteur du livre, en France, travaille à l'économie. On réduit la qualité des papiers, de l'impression, et même le corps des lettres. Il y a des livres qui sont devenus illisibles. Les formats de poche se cassent dès qu'on les ouvre, et les marges sont parfois si étroites qu'on n'a plus la place d'y mettre ses pouces sans cacher le texte. Ces économies sont liées en partie à la baisse de la diffusion. Le tirage moyen d'un livre en France était de 1 500 exem-

plaires il y a dix ans, il est de 700 aujourd'hui. Rien à voir avec le marché du livre aux États-Unis, qui repose sur des tirages moyens dix à trente fois supérieurs. Les éditeurs américains ont plus de moyens et peuvent se permettre de publier leurs romans sous couvertures cartonnées, avec des jeux de relief, de brillance... En France, ce genre de couverture reste l'apanage des livres d'art ou des éditions « club ».

La France serait-elle trop timide ?

M.B.: En effet, il y a un problème de frilosité des éditeurs, et surtout un manque général d'éducation artistique et typographique. Ce problème traverse la société française dans son ensemble. Vous n'avez qu'à vous promener dans la rue... Regardez les enseignes des boutiques et des cafés, regardez les néons des Formule 1 et des Bricorama, tout cela est épouvantable par rapport à ce qui se fait ailleurs en Europe. Sans parler des États-Unis où les panneaux de signalétique, les enseignes de motel, de stations-service, de cinéma, sont remarquables. Je crois qu'il y a un lien à faire entre la pauvreté de l'esthétique des livres français et la pauvreté de notre esthétique industrielle et commerciale.

propos recueillis par N.W.



We Love Books!
A World Tour
sous la dir. de
Michel Bouvet, Odile
Chambaut, Claire Balay
& Philippe Di Folco
éd. Centre du
graphisme d'Echirolles,
bilingue français/
anglais, 500 p., 45 €